

L'évolution de la fabrique lyonnaise de soieries / *Change in silk manufacturing in the Lyon region*

Arnaud Houssel, Jean-Pierre Houssel

Citer ce document / Cite this document :

Houssel Arnaud, Houssel Jean-Pierre. L'évolution de la fabrique lyonnaise de soieries / *Change in silk manufacturing in the Lyon region*. In: Revue de géographie de Lyon, vol. 67, n°3, 1992. L'industrialisation en milieu rural dans la région Rhône-Alpes. pp. 187-198;

doi : <https://doi.org/10.3406/geoca.1992.5811>

https://www.persee.fr/doc/geoca_0035-113x_1992_num_67_3_5811

Fichier pdf généré le 14/05/2018

Résumé

La soierie lyonnaise a reposé jusqu'à la décennie 70 sur la fabrication en sous-traitance à la campagne pour les donneurs d'ordres à Lyon, suivant le système de la fabrique. La mutation technologique, la crise sectorielle des années 60 et la crise mondiale de 1974 ont mis à mal la production et l'organisation traditionnelles. Les productions classiques pour l'habillement et l'ameublement se reconstituent autour des "usiniers" de province qui se rendent indépendants des fabricants lyonnais. Deux secteurs nouveaux se développent à l'écart de la Fabrique, dans les anciens fiefs du tissage en milieu rural : les tissus volumétriques et surtout les tissus techniques pour lesquels la région lyonnaise a un quasi-monopole en France.

Abstract

Until the 1970s silk manufacturing in Lyon was based on a domestic system. Production was sub-contracted to rural areas by entrepreneurs based in Lyon. This system was referred to as the 'fabrique'. Traditional production and organisational systems were destroyed by technological change, the sectoral crisis of the 1960s and the world recession of 1974. The manufacture of traditional products for the clothing and soft furnishing industries was re-established by independent producers. Two new areas of production have been developed, independent of the 'Fabrique' system, in the former strongholds of the rural weaving industry : 'volumetric and 'technical' fabrics based on glassfibre and composite materials. The Lyon region has a quasi-monopoly of such production in France.

Arnaud HOUSSEL

Elan Rhône-Alpes

Jean Pierre HOUSSELProfesseur à l'Université
Lumière-Lyon 2

L'évolution de la fabrique lyonnaise de soieries

RÉSUMÉ :

La soierie lyonnaise a reposé jusqu'à la décennie 70 sur la fabrication en sous-traitance à la campagne pour les donneurs d'ordres à Lyon, suivant le système de la fabrique. La mutation technologique, la crise sectorielle des années 60 et la crise mondiale de 1974 ont mis à mal la production et l'organisation traditionnelles. Les productions classiques pour l'habillement et l'ameublement se reconstituent autour des "usiniers" de province qui se rendent indépendants des fabricants lyonnais. Deux secteurs nouveaux se développent à l'écart de la Fabrique, dans les anciens fiefs du tissage en milieu rural : les tissus volumétriques et surtout les tissus techniques pour lesquels la région lyonnaise a un quasi-monopole en France.

MOTS-CLÉS :

Fabrique, industrie de la soie, tissage, tissus volumétriques, tissus techniques, région lyonnaise, milieu rural

SUMMARY :

Until the 1970s silk manufacturing in Lyon was based on a domestic system. Production was sub-contracted to rural areas by entrepreneurs based in Lyon. This system was referred to as the 'fabrique'. Traditional production and organisational systems were destroyed by technological change, the sectoral crisis of the 1960s and the world recession of 1974. The manufacture of traditional products for the clothing and soft furnishing industries was re-established by independent producers. Two new areas of production have been developed, independent of the 'fabrique' system, in the former strongholds of the rural weaving industry : 'volumetric and 'technical' fabrics based on glassfibre and composite materials. The Lyon region has a quasi-monopoly of such production in France.

KEY WORDS :

Domestic system, silk industry, weaving, 'volumetric' and 'technical' fabrics, Lyon region, rural area.

La soierie lyonnaise offre la particularité d'une organisation industrielle qui a longtemps reposé sur le capitalisme commercial et que l'on connaît sous le nom de Fabrique : un fabricant qui ne fabrique rien, donne du travail à des sous-traitants, les façonniers. Son organisation concerne de multiples professions que l'on regroupe en trois ensembles : le moulinage-texturation, le tissage et l'ennoblissement. La présente étude est limitée au domaine de la fabrique-tissage et n'aborde que ponctuellement la passementerie stéphanoise et la mousseline de Tarare, que l'on a souvent tendance à rattacher à la soierie lyonnaise, mais qui en sont indépendantes.

L'analyse des transformations ouvertes par la crise sectorielle de 1965 et par la rupture de 1974 montre que la soierie s'est scindée en deux branches : d'une part, les secteurs nouveaux avec les tissus volumétriques et les tissus techniques, ainsi que certaines productions traditionnelles qui se sont émancipées de la fabrique par une totale intégration usinière ; d'autre part, la fabrique classique qui se maintient bon an mal an à un seuil critique. En même temps que se modifient les relations entre donneurs d'ordres et sous-traitants, la redistribution de la localisation au bénéfice des zones rurales s'est accentuée. Grâce à la faculté d'adaptation de leurs entreprises, ces zones remettent en cause le rôle directeur de Lyon en tant que siège de la Fabrique.

LA CRISE DE 1974 ET L'APPARITION DE SECTEURS DÉTACHÉS DE LA FABRIQUE.

Au terme d'une longue histoire qui s'ouvre en 1540 avec la fondation des "ouvriers d'or, d'argent et de soie" et qui passe par la traversée de multiples crises heureusement surmontées - révocation de l'Edit de Nantes, répression jacobine, crise de la sériciculture européenne, passage difficile à la mécanisation à partir de 1885, crise des années 30 -, la soierie reste lyonnaise pour la fabrique et rurale pour le tissage, à la veille de la crise de 1974. Les usines se localisent à la campagne, comme dans les années 30, en particulier dans le Bas-Dauphiné, au nord et au sud du Haut-Beaujolais et dans le massif du Pilat, avec des concentrations secondaires à l'est de l'Ain et dans les Savoies (Fig.1). En 1970, 35.000 métiers battent à la campagne, employant essentiellement des femmes, en complément du revenu que l'homme trouve dans l'agriculture ou toute autre activité. De son côté, Lyon rassemble les sièges sociaux de 204 fabricants. En tenant compte de l'ensemble de la Fabrique et de celles de St-Etienne et de Tarare, les donneurs d'ordres disposent d'une palette bien fournie de 186 façonniers-usiniers et des tisseurs à domicile. En dépit de la baisse des

effectifs depuis 1960, la soierie fournit encore 36.000 emplois. La crise de 1974 va entraîner un déclin, atténué par l'essor de secteurs nouveaux qui se détachent de la Fabrique.

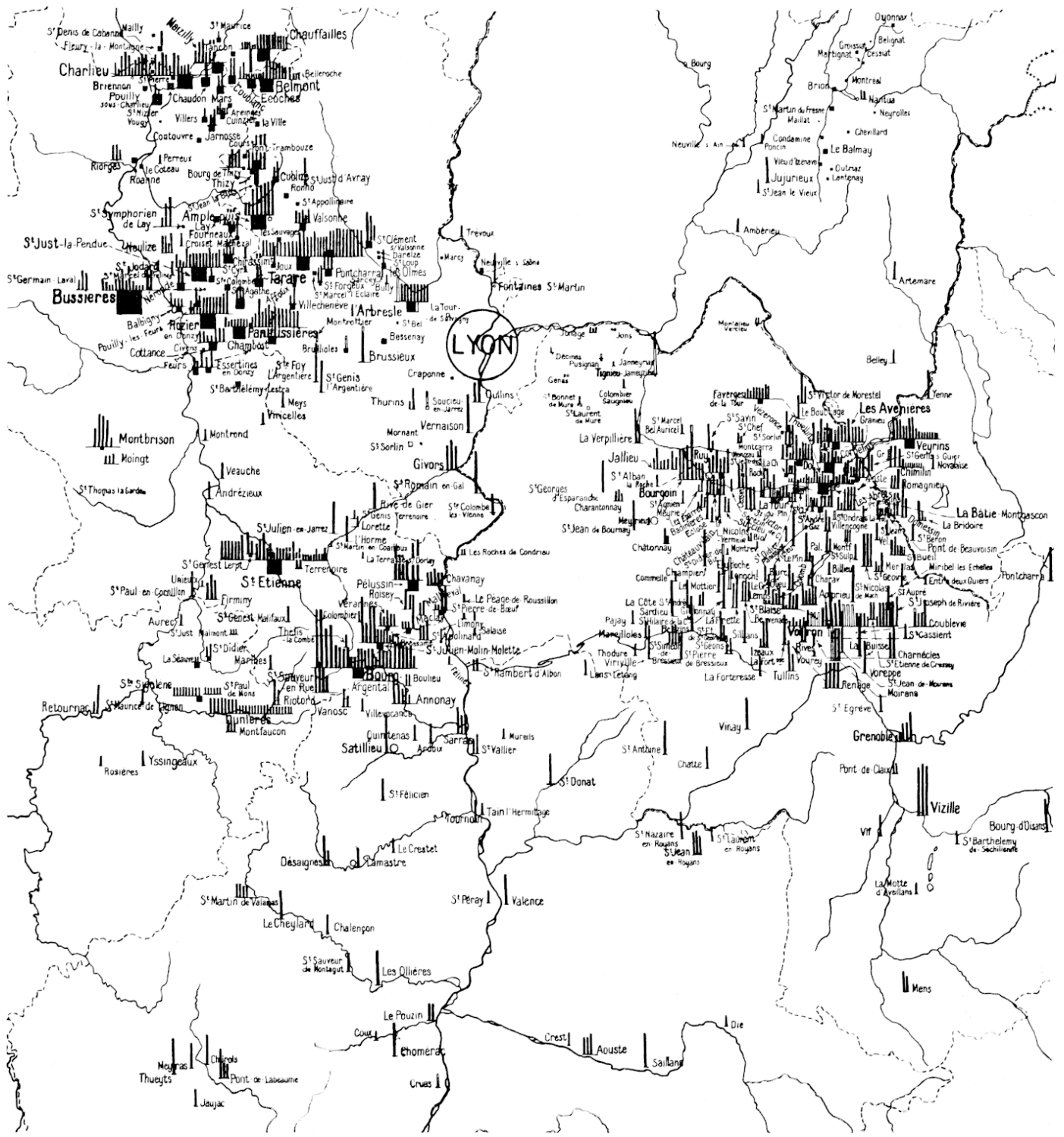
La crise vue de la Fabrique et la mesure du déclin

Les bulletins annuels du Syndicat Textile du Sud-Est (S.T.S.E.) donnent une lecture de la crise conforme à l'image que la Fabrique veut donner d'elle-même : celle d'une activité noble menée par des chefs d'orchestres artistes - les donneurs d'ordres - qui dirigent les prestations des façonniers. Il est difficile d'y trouver l'analyse rigoureuse des nouvelles conditions de production, analyse qui ne s'imposera d'ailleurs guère avant 1983 aux décideurs et à l'opinion. Il y a eu une première période de difficultés en 1960-1965, comme dans les autres secteurs du textile. La Fabrique avait pourtant su prendre en compte l'évolution du goût de la clientèle, de l'organisation des marchés et de la libération des échanges. Mais confrontée à l'arrivée des métiers sans navette, elle va subir les effets de la transition technologique.

"La crise la plus grave depuis 1945", selon le bulletin de 1974, "jugée interminable" en 1976 se poursuit par une récession continue jusqu'en 1987. De 1974 à 1976, mises au chômage définitif et dépôts de bilan se multiplient, affectant d'abord les petites entreprises puis les plus importantes. Si le bulletin souligne que "les créateurs s'en sortent", la crise est inexorable pour nombre de façonniers-usiniers, condamnés à fermer définitivement en raison de leurs charges de main-d'œuvre, alors que les artisans à domicile peuvent repartir. L'amélioration passagère décelée en 1977 est le reflet du déblocage des prix en avril et ouvre la voie à une concurrence effrénée. En 1979, c'est le désenchantement : mille emplois disparaissent en quelques mois. La mise place en 1981 du plan textile qui apporte une réduction des charges sociales aux entreprises qui investissent freine la régression de l'activité en 1982. L'amélioration se poursuit en dépit de difficultés structurelles que traduisent la fragmentation des ordres, le raccourcissement des délais de livraison, les difficultés de trésorerie. Le Syndicat cherche des remèdes internes et s'inquiète de l'individualisme des fabricants. En 1986 et 87, la conjoncture se dégrade et les façonniers sont une nouvelle fois touchés, mais 1988 et 1989 sont de bonnes années, grâce à la vague des tissus façon soierie pour l'habillement.

La mesure du déclin est fournie par les statistiques du S.T.S.E. qui s'étendent aux entreprises non-adhérentes et aux fabriques de St-Etienne et de Tarare, à la demande du Ministère de l'Industrie. Entre 1974 et 1987, le chiffre d'affaires, pour l'ensemble des activités du moulinage à la vente est passé en

1 - Pour l'historique de la Fabrique lyonnaise, consulter : M. Garden, P. Caillez, M. Laferrère, 1960 ; J. Vaschalde, 1970.



LEGENDE

Les noms de localités et les signes sont proportionnels à l'importance numérique des métiers existants dans chaque localité

25 km

- | | | |
|--|--|--------------------------|
| Métiers en Usines
(Chaque symbole représente 1 usine) | | Métiers de Soierie |
| | | de Tulle |
| | | de Velours |
| Métiers à domicile | | Métiers de Soierie |
| | | de Tulle |
| | | de Velours |
| | | Métiers maille (en soie) |

Fig. 1 : Les métiers de tissage de la fabrique lyonnaise de soierie avant la crise de 1930.
Tiré de M.L. BOURGEON, Etudes Rhodaniennes, 1938

Tableau 1. La composition du parc de matériel de la fabrique de soierie

Source : d'après UNITEX et OREAM

type de métiers	1960	1974	1984	évolution 84/60
ordinaires	28 280	6 060	1 325	- 95%
automatiques	8 200	13 870	4 975	- 40%
sans navette	0	2 950	6 700	+ 127%
total	36 480	22 880	13 000	- 64%

francs constants 1987 de 9,3 milliards de francs (MM.F.) à moins de 7 MM.F., soit une baisse de 25%. Mais compte-tenu de la diminution du nombre d'entreprises, le CA moyen a augmenté. Pour le tissage à façon, le CA est passé de 530 millions de francs (M.F.) à 406 M.F. entre 1974 et 1987, soit une baisse de 23%. Le C.A. des fabriques est en 1988 inférieur à celui de la première multinationale française, D.M.C., qui est de 10 MM.F.

Pour la même période, les effectifs seraient passés de 43.000 à 18.000. En 1988, la répartition est la suivante : 3000 pour le moulinage-texturation, 10.000 pour la fabrique et le tissage, dont 2000 pour Tarare et St-Etienne et 1000 pour le tissage à domicile, 5000 pour l'ennoblissement, dont la part relative s'accroît. La diminution en Rhône-Alpes qui représente 20% des effectifs du textile-habillement en France en 1988 est moins forte que dans l'ensemble du pays. Dans la Région, la soierie représente 29% de l'emploi textile rhônalpin, qui ne fournit plus que 9% de l'emploi industriel, mais conserve un quasi-monopole national avec 82% des effectifs. On constate la diminution du personnel de production de 67 à 64% et de la part des femmes qui ne forment plus que 54% de la main-d'œuvre.

Les transformations

La mutation technologique

L'ampleur de la réduction des effectifs montre le passage d'une industrie de main-d'œuvre à une industrie de capitaux. La mutation s'est effectuée à partir de 1960 avec l'introduction des métiers automatiques, puis des métiers sans navette à lances,

enfin des métiers "révolutionnaires" à jet d'air et à jet d'eau. A cela s'ajoute la généralisation des métiers de grande largeur.

La réduction des deux-tiers du nombre des métiers s'est effectuée aux dépens des métiers ordinaires qui ne sont conservés que pour les produits de luxe. Ils ont été remplacés d'abord par les métiers automatiques, dont le nombre a diminué entre 1974 et 1984, à cause de l'adoption des métiers sans navette utilisés très tôt pour les tissus volumétriques. Par contre, la fabrique traditionnelle commence seulement à les utiliser, parce que les façonniers ont rarement les moyens d'effectuer seuls des investissements de l'ordre de 500.000 F. par unité et que les donneurs d'ordres hésitent à confier leurs collections à des machines rapides. Sur les 10.800 achetées entre 1974 et 1984, 4400 l'ont été neuves, parmi lesquels un quart seulement ont été produits en France, le reste provenant d'Allemagne de l'Ouest, de Suisse et du Japon. Les 6400 métiers d'occasion sont surtout des métiers automatiques.

Les fabrications nouvelles.

L'équipement en matériel moderne entraîne un important accroissement de la production en volume après 1981. Après avoir régressé de 52.500 tonnes à moins de 45.000 entre 1974 et 1981, elle s'accroît de 45% de 1981 à 1986, soit le double du taux constaté en France pendant la même période.

Cet essor est dû à la progression rapide des tissus techniques en fibres de verre qui représentent 30% des livraisons en m² en 1985. La reprise des tissus en fibres artificielles et synthétiques est liée aux

Tableau 2 : Evolution des productions par type de fibres dans la soierie lyonnaise.

Source : S.T.S.E., rapport productive.

types de fibres	1974		1981		1986		évolution 1986/74
	tonnes	%	tonnes	%	tonnes	%	
fibres de verre	8700	16,5	13600	28	26200	40	+200%
artificielles et synthétiques	40000	76	30800	66	36100	55	-10%
laine, coton, autres	3400	6,5	2000	4	2750	4	-20%
soie	435	1	550	1	500	1	+15%
total	52535	100	44950	100	65550	100	+20%

productions volumétriques, "vendues au kilo", pour les doublures, articles de literies, vêtements de sport. Ils fournissent la plus grande part des tissus pour l'habillement, l'ameublement et l'écrû qui forment respectivement 40%, 15% et 15% des livraisons totales. La tradition de la Fabrique est représentée par les tissus en fibres naturelles, dont la consommation diminue et représente moins de 5% des livraisons, dont 1% pour la soie naturelle. Mais l'ensemble de la soierie reste tourné vers l'extérieur, puisque les exportations constituent 40% du CA en 1986. Elles sont destinées à 70% aux pays européens de la CEE et de l'AELE, puis à l'Amérique du Nord, au Japon, aux nouveaux pays industrialisés de l'Asie du Sud-Est et aux états pétroliers du Moyen-Orient.

L'évolution des structures de production

Les transformations depuis la crise de 1974 recouvrent donc deux réalités différentes : l'essor de secteurs nouveaux et le maintien en volume de la fabrique traditionnelle grâce à un fort accroissement de la productivité. Les structures se complexifient encore avec l'apparition de "grandes" entreprises industrielles, alors que la Fabrique conserve la juxtaposition de petites et "moyennes" entreprises et d'ateliers. Une nouvelle catégorie est apparue pendant la crise, celle des "façonniers ayant pris une activité de vente". Dans le but de faire face au tarissement des ordres, ils ont développé leur production propre. Comme ils ne peuvent encore présenter une collection complète de haute-nouveauté ou s'imposer dans les nouveaux produits, ils se situent entre les façonniers et les fabricants-usiniers, qu'ils vont rejoindre une fois ce cap franchi. Cette classification n'est pas étanche, car la majorité des fabricants-usiniers donnent du travail à façon en dehors de chez eux et certains façonniers "purs" distribuent à leur tour à d'autres tisseurs une partie des ordres qu'ils ont pris en charge.

En s'appuyant sur la liste des adhérents du S.T.S.E. de la branche fabrique et tissage qui rassemble 163 entreprises et 6566 salariés sur les 243 entreprises et 8707 salariés recensés pour l'enquête industrielle de 1987, soit respectivement 67% et 73%, on aboutit à la répartition suivante, en fonction de la taille :

- quatre "grandes" entreprises, entre 200 et 1000 salariés correspondent aux trois groupes des tissus techniques (Porcher, Brochier et Hexcel-Genin) et à la division "tissus industriels" de D.M.C. pour les tissus volumétriques ;
- six entreprises de fabricants-usiniers, entre 100 et 200 salariés, dont le siège social est à Lyon ou dans la région ;

- une vingtaine d'entreprises autour de 80 salariés, qui ont une seule usine et font appel au tissage à façon ; leur siège social est à Lyon et l'on y retrouve les grands soyeux, comme Bianchini-Ferrier, Bucol, Cattin...

- une majorité d'entreprises entre 50 et 10 salariés, qui sont environ 80, constituées de fabricants-usiniers, puis de façonniers-usiniers et de fabricants ;

- 50 petites entreprises de moins de 10 salariés, qui correspondent à de petits fabricants purs lyonnais ou parisiens ;

- enfin, pour être complet, il faut ajouter les 300 tisseurs à domicile.

Cette localisation renforce la place des fiefs du tissage, même si la densité des établissements et des emplois a beaucoup diminué, car on y trouve les secteurs nouveaux de production et les façonniers ayant pris une activité de vente. Par contre, la ville de Lyon voit son rôle de centre directeur s'affaiblir (Fig. 2).

LA RECOMPOSITION DE LA SOIERIE RÉGIONALE.

La base statistique du S.T.S.E. ne suffit pas pour une étude exhaustive. Si elle introduit des réalités nouvelles comme les tissus à usage industriel ou les fabricants ayant pris une activité de vente, les codes ne cernent pas toujours la réalité. Surtout, les informations sont limitées sur les entreprises non adhérentes et certaines qui sont importantes ne sont pas mentionnées, comme le groupe Chomarat, dont le centre est au Cheylard (Ardèche). Enfin, on ne trouve pas d'indications sur le chiffre d'affaires. Pour présenter la situation actuelle, à défaut de données sûres et complètes que nous n'étions pas en mesure de rassembler, nous avons établi une typologie par grandes catégories d'entreprises, lesquelles sont décrites à partir de monographies.

Depuis les années cinquante, l'utilisation massive des fibres synthétiques, les mutations technologiques, la transformation des conditions de vente ont suscité des changements considérables. On peut retrouver la Fabrique dans les productions classiques pour l'habillement et l'ameublement. Mais de plus en plus de façonniers et de fabricants-usiniers dans ce qu'on appelait hier la campagne, et que l'on définit aujourd'hui par les termes de milieu rural par opposition à la métropole, se sont détachés des donneurs d'ordres lyonnais. Enfin, plus de la moitié du C.A. est réalisé par les productions nouvelles : articles volumétriques de grande consommation et tissus techniques de haute technologie. Les entreprises qui s'y consacrent se sont démarquées de la

Fabrique par leur organisation résolument industrielle et, tout en demeurant implantées dans les vieux fiefs du tissage, elles ne demandent à Lyon que le support de leurs activités directionnelles. Ce sont des sociétés importantes, souvent intégrées à des multinationales du textile ou de la chimie, mais aussi des P.M.E. (Fig. 3).

“Lyon n’est plus dans Lyon” : un rôle devenu secondaire dans la Fabrique

Si la Fabrique est d’abord la valorisation de traditions prestigieuses, Lyon est encore dans Lyon, à écouter les discours de prestige que tiennent les institutions de la soierie et les fabricants de la place. Mais en termes économiques, ce sont les fabricants-usiniers de province qui occupent la première place.

Le dernier carré des fabricants

On retrouve toujours l’organisation fabricants-façonniers. Les listings des sociétés adhérentes du STSE font état en 1987, y compris celles de St-Etienne, de Tarare, et des entreprises industrielles, de 54 fabricants purs, 65 fabricants-usiniers, autant de façonniers-usiniers et de 250 tisseurs à domicile. Les effectifs ont encore diminué puisqu’en 1970, on comptait 357 fabricants, dont 206 fabricants purs, 186 façonniers-usiniers et en 1960, 2500 tisseurs à domicile. La place de l’agglomération reste considérable avec en 1987, 33 fabricants usiniers.

Les affaires lyonnaises les plus sûres sont dans le haut de gamme. Toutes les transitions existent entre celles attachées aux valeurs et aux pratiques du passé et celles qui sont résolument modernes. Le fabricant traditionnel reprend volontiers l’image du chef d’orchestre au service de la création artistique, faisant jouer l’éventail inégalable des spécialistes dont il dispose. Il conserve une mentalité spéculative, des relations archaïques avec les façonniers que ses contremaîtres mettent en concurrence. En fait, ce comportement est de plus en plus illusoire, car leur nombre s’est effondré, justement en raison de la politique du moins-disant. Rien ne semble avoir changé dans les vieux immeubles autour de la place des Terreaux ou des basses pentes de la Croix-Rousse où on les trouve, pas plus dans le décor que dans les installations des bureaux et des salles de réception des pièces de tissu.

Le fabricant moderne fait tisser sur métiers sans navette, matériel sur lequel l’application de l’informatique permet une qualité, une diversité et une régularité sans égales. Il entretient des rapports de partenariat avec ses sous-traitants, participe à leurs investissements et sait que les intérêts de l’un comme

de l’autre sont inséparables. Il fait autant confiance au marketing qu’à la réputation de la maison et au sens du contact avec la clientèle. Il quitte le centre lyonnais encombré pour une zone industrielle de banlieue, où il installe des locaux fonctionnels.

La plupart des fabricants d’aujourd’hui empruntent aux deux modèles. La maison B..., paraît plus proche de la tradition. Créée par des Suisses en 1805, elle occupe son emplacement actuel de la Place Croix-Paquet depuis 1931 et les bureaux dégagent une atmosphère désuète. Jusqu’en 1950, la société possède une usine de 1000 métiers en Alsace et une autre de 500 dans la Loire. Les déconvenues industrielles ont poussé les dirigeants à ne plus sortir du rôle de fabricant pur. Une fois la collection composée, le chef de fabrication effectue les démarches séculaires, le plus souvent par téléphone : il commande les fils de soie, se met en relation avec son moulinier, fait faire les cartons jacquard. Depuis peu, il se rend chez son tisseur en Isère pour tester le comportement des nouveaux métiers. L’affaire emploie directement 30 personnes et réalise un CA de 35 à 40 M.F. Depuis 1984, elle appartient au groupe Evian, par le biais du holding Mayor, sans que l’autonomie de direction soit mise en cause.

La société B-V... date de 1870 et son siège se trouve au deuxième étage d’un vieil immeuble, à proximité de la place des Terreaux. La tentation industrielle conduit en 1930 à l’entrée d’un associé qui possédait une usine de 90 personnes dans l’Isère. Celle-ci ferme en 1956. Pour le patron actuel qui succède à son père en 1967, après des études supérieures commerciales, l’usine ne peut être rentable pour un fabricant qui en est éloigné physiquement et spirituellement. Il s’associe en 1976 et 1986 avec des membres de vieilles familles, ce qui permet des augmentations de capital. Il conçoit lui-même ses collections, en s’inspirant des archives familiales. Le tissage est confié à une vingtaine de tisseurs à domicile et à trois façonniers-usiniers proches de la tradition. Cela n’empêche pas le CA de grimper de 1 en 1976 à 26 M.F. en 1987 et l’exportation d’absorber 95% de la production, essentiellement des façonnés en soie, en priorité vers l’Asie du Sud-Est et les Emirats pétroliers. Les deux patrons passent la majeure partie de leur temps entre deux avions à l’étranger, où ils négocient àprement les commandes préparées par leurs représentants multicartes. Ils déplorent la sclérose des milieux de la soierie et de n’avoir pu passer qu’avec une maison des accords à l’exportation. Ils se lamentent de devoir quitter le centre qui est à proximité des services et la source de multiples informations, pour s’établir à Dardilly. S&C... est une maison récente qui s’est taillé une bonne réputation dans la mousseline haute-couture.

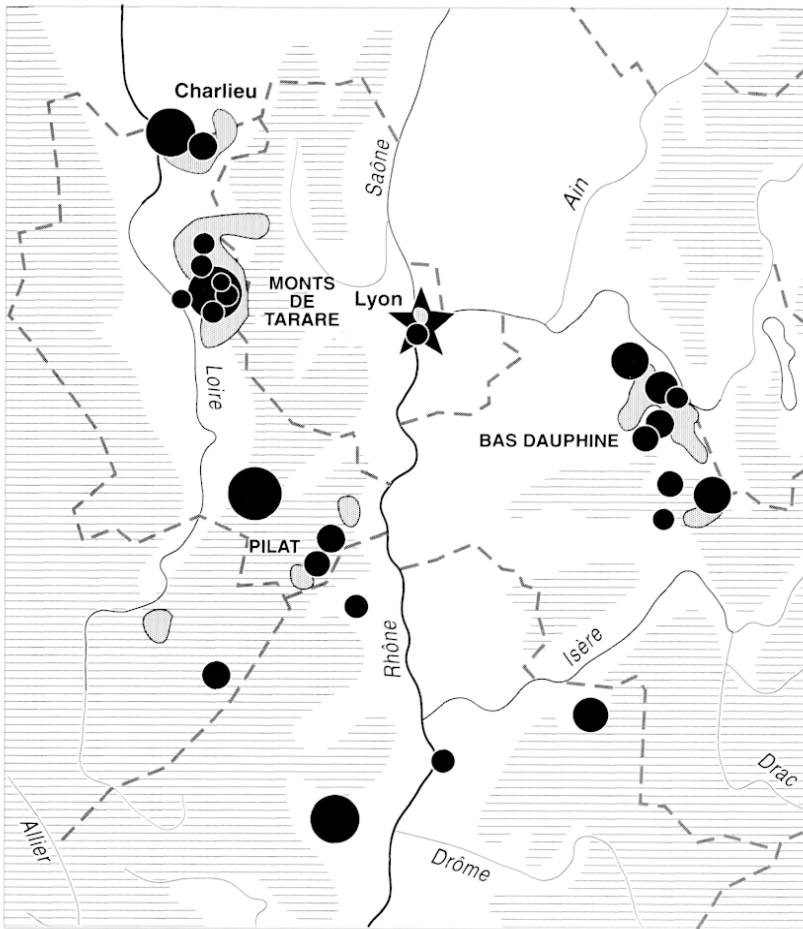


Fig. 2 : Situation actuelle de la fabrique lyonnaise de soieries (tissage)

★ Lyon, siège des soyeux, les fabricants

▨ zone des derniers tisseurs à domicile

● les façonniers-usiniers

▨ > 500 m.

25 km ——— limite départementale

source : fichier des adhérents "fabrique et tissage" du Syndicat Textile du Sud-Est (STSE), 1989.

nombre de salariés employés dans les différents établissements :



● établissements dont le siège social est en "province"

● établissements dont le siège social est à Lyon

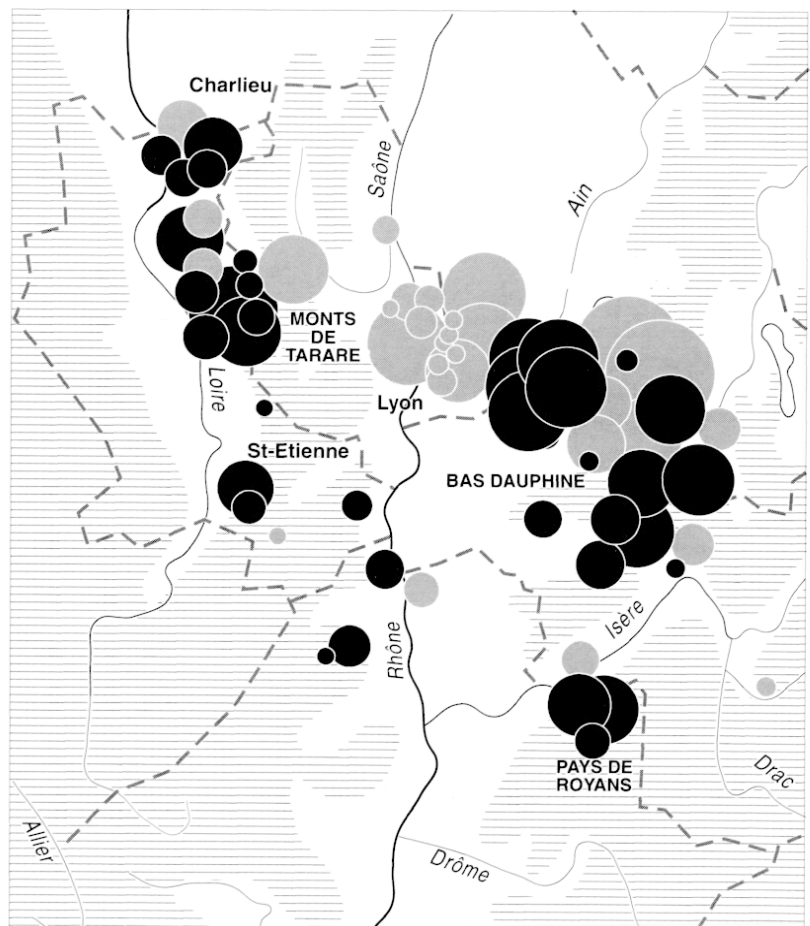


Fig. 3 : Les entreprises de tissage de soierie.

Elle a été créée il y a quinze ans par un ancien négociant en soie au Vietnam et un fabricant-usinier. En 1985, le CA atteint 50 M.F., dont une large part à l'exportation. Le moulinage de St-Victor-sur-Rhins avec 10 salariés et le tissage de St-Just-la-Pendue, 30 salariés, tous deux dans la Loire, tournent à plein régime uniquement pour la soie. Les changements dans la mode affectent fortement les fabrications : le moulinage est fermé, il y a 40 licenciements et le CA tombe à 30 M.F. en 1987. L'affaire reprise par une banque d'Avignon tombe finalement dans l'escarcelle des Chargeurs Réunis. Si ces derniers négligent d'envoyer leur représentant au conseil d'administration, ils réalisent toutefois les investissements indispensables. En 1988, la société emploie 53 personnes et refait des bénéfices. Elle joue sur deux registres. L'un à l'usine de St-Just-la-Pendue où l'on travaille en double équipe est celui des unis, stockés et déstockés à la demande ; l'autre est celui des façonnés, confiés à une vingtaine de tisseurs à domicile, suivant des règles quasi immuables.

Une activité industrielle relictive

La fabrication ne subsiste plus à Lyon qu'à l'état de reliques. Les dernières usines du plateau, Tassinari et Prelle, sont spécialisées dans le tissage à bras pour les besoins des musées nationaux. Il ne reste sur les pentes que quatre tisseurs de façonnés, trois ourdisseurs, deux dévideuses et un mécanicien. Les autres ateliers n'ont pas survécu parce qu'ils ne se sont pas modernisés à temps, bloqués soit par les problèmes de non reprise de l'activité par les héritiers, soit par la peur d'un transfert en zone industrielle rendu indispensable par la législation sur le bruit.

Les secteurs annexes du tissage -velours et tulles-, les usines de transformation, de production et de texturation des fibres nouvelles ont été nombreuses en périphérie, en particulier à Villeurbanne (Bonneville, 1978). Elles ont à peu près toutes disparu face aux exigences de restructuration, d'autant plus que leur emplacement était convoité par la poussée urbaine. La société Dognin, qui comptait 1 000 employés en 1913, a disparu en 1968 à cause des méfaits de la dilution des responsabilités entre héritiers.

Les cas de reconversion dans la soierie classique sont rares et, quand ils ont lieu, se font en rupture avec la Fabrique. C'est le cas des Ateliers A.S., créés en 1937 par l'association de deux imprimeurs-décorateurs sur étoffes haute-nouveauté. Après Tassin-la-Demi-Lune, la Croix-Rousse, Vaise et Oullins, l'affaire s'installe en 1968 à Pierre-Bénite, sur un terrain de 5 ha qui bénéficie de la proximité de la nappe phréatique. Jacques Arnaud, qui avait pris la succession de

son père, obtient de la maison Hermès à Paris, célèbre pour ses carrés de soie, d'en préparer et exécuter les collections. Il confie à un fabricant-usinier du Grand-Lemps (Isère) de fournir "les teints en blanc" prêts à l'impression. Pour ce faire, il s'entoure d'une équipe technique qui met au point des machines ultra-modernes et de coloristes recrutés non chez les chimistes, mais dans le milieu artistique. Il délocalise dès 1973 à l'île Maurice le roulotage des carrés, ce qui représenterait 800 emplois. Il pratique une politique sociale hardie, avec des salaires élevés et des primes d'intéressement, des cercles de qualité, la formation professionnelle. Avant la diminution des ventes observées en 1990, l'entreprise employait 400 personnes, dont un tiers de cadres et techniciens, de 25 ans d'âge moyen, réalisait 180 MF de CA et prévoyait le doublement en surface de ces bâtiments.

Le maintien des institutions

Lyon conserve bien sûr les établissements de formation et de recherche et le siège de l'organisation professionnelle. Les lycées Colbert et Diderot dispensent l'enseignement technique, mais les promotions sont insuffisantes aux yeux des professionnels qui déplorent l'image de marque du textile chez les jeunes. L'Institut du Textile Français de Lyon, rattaché à l'ITF de Paris, rend de très grands services pour les contrôles de qualité et la promotion des innovations. Etabli à Ecully, près de l'Ecole Centrale, il compte 70 personnes dont 30 ingénieurs.

La Fabrique n'est plus représentée au conseil d'administration de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Lyon, ce qui montre la diminution de son influence, mais la CCI continue d'administrer le Musée historique des Tissus, rue de la Charité, créé à son initiative. En 1973, lors du transfert des Terreaux dans un immeuble moderne de la montée de Choulans, les syndicats jusqu'alors séparés des fabricants et des façonniers se sont réunis dans le Syndicat Textile du Sud Est (S.T.S.E.) qui a formé, en 1977, avec les syndicats du moulinage et de l'ennoblissement, l'Union Intersyndicale du Textile (Unitex). Signe des temps, le nouveau président était en 1989 un façonnier-usinier de province ayant une activité de vente.

L'émancipation de la province

En milieu rural, des pans entiers ont disparu. C'est le cas de la plupart des tisseurs de façonnés sur métiers du début du siècle, installés dans une pièce de leur maison ; c'est aussi le cas des tisseurs en cabine. Presque tous les ateliers d'une quarantaine de métiers, occupant autant de personnes, dont les toits en shed étaient devenus inséparables de

l'image des villages, ont fermé. Cependant la soierie classique n'a pas disparu des fiefs du tissage : le secteur de Charlieu-Chauffailles et celui de Bussières-Panissières au nord et au sud du Haut Beaujolais, les monts du Pilat et le Bas-Dauphiné (Fig. 2 et 3). Elle a pris des aspects résolument modernes qui imposent l'image de l'entreprise performante.

Des héritiers marqués par l'atavisme familial ont su adopter les transformations nécessaires et s'adapter aux sautes de la conjoncture. Ils développent la part de la commercialisation propre afin de se libérer des ordres trop aléatoires des fabricants lyonnais, ou travaillent avec eux en partenariat dans le cas des tisseurs à domicile. C'est ainsi que le tissage reste présent dans certains bourgs et petites villes des zones de concentration. Il ne s'agit plus de mono-industrie, mais de quelques entreprises d'aujourd'hui qui fournissent avec un nombre de salariés réduit une production équivalente en volume et valeur à celle d'hier. Des monographies nous serviront à caractériser les trois strates de la division en façonniers à domicile, façonniers-usiniers et fabricants-usiniers, distinction qui d'ailleurs a tendance à s'effacer.

Les tisseurs à domicile

Leur nombre a diminué et leur âge moyen en 1983, d'après l'étude menée sur la sous-traitance pour le STSE, est de 51 ans. La même étude montre que les prix de façon continuent de diminuer : entre 1983 et 1987, la rémunération pour le même article de façonné est passé en francs constants de 22,5 F à 20,76 F. au mètre, ce qui pousse à l'accroissement de la productivité. Les tisseurs à domicile restent indispensables pour les articles de haut de gamme. La plupart adhèrent à la coopérative Cooptiss, qui en 1983 en regroupait 138 sur 300. Elle a été créée en 1960 pour permettre l'application de la loi du 29 juillet 1950 qui leur confère le statut de salariés. Elle joue le rôle d'employeur pour les artisans qui travaillent pour plusieurs donneurs d'ordres. Ceux qui n'ont pas voulu adhérer percevaient en tant que travailleurs indépendants des pensions très basses et sont obligés de tisser jusqu'à un âge avancé (C. Marie, 1980).

Nous prendrons deux ateliers dont la rentabilité actuelle est assurée, l'un sur métiers anciens, l'autre utilisant des technologies de pointe. La carrière de M.B. à Neuville-sur-Saône donne un bon exemple de cette flexibilité propre au tisseur à domicile. Fils d'un gareur et d'une ourdisseuse, il est d'abord ouvrier dans l'une des usines de la petite ville qui assurait un millier d'emplois dans les années cinquante. Il suit les cours du soir à l'école de tissage de Lyon pour acquérir une formation de mécanicien. En 1953,

il prend la gérance d'un atelier et entre en contact avec un fabricant de Lyon spécialisé dans les soieries d'orient, dont il obtient l'aide financière - contre une retenue de 10 % sur les prix de façon pendant cinq ans - nécessaire à la construction d'un local et à l'achat de métiers automatiques. Il emploie rapidement cinq ouvrières, mais la crise de 1970 l'oblige à travailler seul. En 1977, la conjoncture défavorable le contraint à s'arrêter et pendant deux ans, il se reconvertisse en maçon. En 1980, la demande à nouveau très forte lui permet de repartir. Avec son fils, ingénieur textile au chômage, il tisse sur huit métiers en grande largeur, acquis d'occasion à prix bas en 1972, à raison de neuf, voire onze heures par jour, pour quatre fabricants parmi les plus prestigieux. En retranchant les charges qui se montent à 40 %, tous deux disposent chacun de 15.000 F. par mois, mais qui sait jusqu'à quand durera cette période favorable ?

M.C. s'est installé aux Abrets (Isère) sur six vieux métiers en 1957. Récemment, en partenariat avec un fabricant, il acquiert progressivement vingt métiers équipé de mécaniques Verdol, certaines dotées d'ordinateurs, qui coûtent entre 500.000 et 800.000 F. pièce. Les motifs pour les façonnés en soie naturelle arrivent sur disquette par messagerie en provenance des donneurs d'ordres de Lyon ou même de Suisse. Le fils assure la maintenance, et la fabrication est confiée à deux équipes de deux ouvrières portugaises, car on n'a pas trouvé de françaises à embaucher dans ce district de la Tour-du-Pin, où l'offre pour les entreprises de tissus techniques est forte. La structure, toujours familiale, permet d'amortir les périodes de basses commandes.

Les façonniers-usiniers

Ils ont été particulièrement affectés par la crise de 1974. Leur nombre est passé de 186 en 1970 à 98 dans l'enquête de 1983 et à une soixantaine aujourd'hui. La précarité des offres a amené certains d'entre eux, à court-circuiter les donneurs d'ordres et à commercialiser directement une partie de leur production. Ce sont aujourd'hui les plus importants.

Le tissage B... à St-Laurent-en-Royans (Drôme) est un bon exemple de façonnier ayant pris une activité de vente. L'affaire commence en 1900, quand deux frères s'installent fabricants à Lyon et à Paris. En 1922, ils construisent une usine aux portes du Vercors, à cause de la proximité des moulinsages et pour l'agrément du cadre de vie. A la suite de la crise de 1930, seule l'activité de façonnier est conservée. Elle continue difficilement, jusqu'à ce que la troisième génération mette en place un service commercial en 1979. Le travail à façon assure 70 % de la production en métrage pour 25% du C.A

Celui-ci est passé de 17 MF en 1978 à 70 MF en 1987, grâce à la mise en place de trois secteurs en vente directe : la nouveauté, les vêtements administratifs et les tissus techniques, ce qui permet de compenser les fluctuations conjoncturelles. La façon est un moyen de passer les caps difficiles. Les dirigeants actuels ont constitué un holding en 1987 afin de racheter les parts des parents éloignés et préparent l'avenir en agrandissant les bâtiments et en renouvelant le matériel.

Les fabricants-usiniers

En milieu rural, les façonniers-usiniers ayant pris une activité de vente ont été reconnus par leurs pairs, ce qui se marque par leur adhésion à la branche noble du syndicat. Aujourd'hui, ils rivalisent avec les fabricants de Lyon pour la réputation de leur collection et l'importance de leur C.A. Ils savent concilier tradition et modernité et sont en train de constituer des entreprises industrielles intégrées.

Les soieries T.B.M. sont implantées à Fourneaux, bourg situé à l'ouest des Monts de Tarare et connu, avant la guerre de 1914, pour être le pays des paysans-tisseurs "à quatre vaches et quatre métiers". En 1928, Joseph Magat s'installe comme façonnier-usinier en "voile d'Algérie". Peu à peu il se rend indépendant des donneurs d'ordres et vers 1970, il se reconvertit avec succès dans la robe du soir et la robe de mariée en soie naturelle et fils métallisés, pour la haute-couture parisienne et les marchés du Moyen-Orient. L'histoire récente de l'entreprise est faite d'adaptations constantes à la mode et de la préservation des savoir-faire anciens.

C'est le cas du "broché au tonneau", qui permettait de broder en même temps que l'on tissait sur le métier à bras. Entre les deux guerres, les établissements Verdol en collaboration avec Joseph Magat avaient mécanisé le procédé et les nouveaux métiers s'étaient vendus dans toutes les régions de tissage de soie du monde, mais ne fonctionnaient bien qu'au lieu de leur berceau, en raison des tours de mains indispensables. Récemment, ses fils ont repris ce mode de fabrication qui n'était plus rentable. Ils ont augmenté la productivité en élargissant et automatisant les métiers. La production des huit métiers actuels est précieuse en temps de difficultés. Plus importante encore se révèle l'association avec un petit industriel de Vernaison, spécialiste de la teinture des tissus légers : "Les teinturerie et apprêts du Gand", détenteurs du savoir-faire des teintures ombrées en uni ou multicolore, se révèlent indispensables aux fabricants. En 1971, elles emploient 43 personnes et réalisent un C.A. de 12 M.F.

Au tissage, on applique les façons éprouvées sur

des équipements modernes. Le parc de 80 métiers, tous dotés d'une mécanique Jacquard, est en constante rénovation en y adaptant du matériel performant et polyvalent, afin de faire face aux fluctuations de la mode. Il y a 25 métiers à lances et les plus récents fonctionnent avec des disquettes à la place des cartons perforés. En 1992, la mise en place de la CAO, qui permet de reproduire instantanément le modèle, s'achève. L'outil informatique, adopté depuis longtemps pour la gestion commerciale et comptable, servira maintenant directement à la production. L'acquisition en 1991, du système de lecture et de piquage des dessins P.B.M. permet de stocker la collection de deux siècles d'archives. Des travaux considérables sont en cours pour réunir le tissage en agrandissant le bâtiment principal et pour installer l'après tissage ainsi que les services généraux dans un nouveau local sur le site annexe.

Les années 87 et 88, où les pays asiatiques interviennent sur le marché à prix de dumping, amènent l'entreprise à appliquer les façons de la soierie sur fibres naturelles, artificielles et synthétiques, ce qui permet de vendre des tissus style soierie à des prix accessibles entre 80 et 100 F le mètre. La société emploie 80 personnes et réalise 75% de son C.A. à l'exportation, vers la C.E.E., le Moyen Orient, l'Asie du Sud-Est et les Amériques.

Les fabrications nouvelles

Depuis les années cinquante, l'utilisation de plus en plus massive de fibres synthétiques et de fibres nouvelles a conduit au développement de nouveaux produits, les tissus volumétriques et les tissus techniques, qui représentent aujourd'hui un C.A. proche de celui des articles classiques. Les impératifs technologiques et commerciaux ont conduit à un modèle industriel fort différent de la Fabrique et à la constitution de réseaux dominés par des groupes intégrés à des multinationales, qui laissent toutefois place aux P.M.E. Assez paradoxalement, la plupart des entreprises, à commencer par les plus importantes, continuent à adhérer au S.T.S.E., qui leur apporte la reconnaissance honorifique d'une filiation historique prestigieuse.

La production volumétrique

Il s'agit de tissus à faible valeur ajoutée, fabriqués au kilomètre, en grande série : tissus pour doublures, vêtements de sport, couettes, sacs de couchage. Ils sont en fibre synthétique, dont la nomenclature fait référence aux firmes chimiques qui les produisent, sur des textures simples qui ne font pas appel à des savoir-faire particuliers. Face à la concurrence des nouveaux pays industrialisés pour des

articles dont la consommation n'augmente plus, la conservation des parts de marché tient à la fois à des gains de productivité sur du matériel moderne sans cesse renouvelé et fonctionnant en continu et à une organisation commerciale capable de fournir l'article désiré par la clientèle au moment où elle l'attend.

Ces productions illustrent le visage nouveau de l'industrie textile, industrie de capitaux, concentrée en grandes sociétés spécialisées, qui font cependant leur place aux P.M.E., capables d'une souplesse peu compatible avec l'organisation bureaucratique des grands groupes. C'est l'image qu'elles offrent dans l'agglomération lyonnaise.

Le groupe est le département "tissus industriels" de D.M.C., qui reprend les participations textiles de Rhône-Poulenc, réunies par Renaud Gillet dans Texunion. Le siège social à Ecully groupe 50 personnes. La division Intextil, dont les produits sont vendus sous différentes marques, repose sur le tissage de St-Pierre-de-Bœuf à l'est du Pilat (200 emplois), ce qui a amené la fermeture du tissage de St-Savin (Isère). La production de St-Pierre-de-Bœuf est transformée à 100 km. de là, à l'usine de St-Jean-la-Bussière (140 emplois), ce qui s'explique par l'inertie d'une acquisition antérieure. Il y passe chaque année 22.000 km. de tissus, soit 365 fois plus que ce qui est tissé à St-Nizier-en-Royans ! La division C.V.T. (marque Cedel) repose sur le tissage de Chaumes, au Grand-Lemps (Isère), de construction récente, qui fournit 7.000 km. de tissus écrus (120 emplois). La production des tissus techniques (ignifuges pour vêtements de pompiers et combinaisons de pilotes automobiles et pour gilets pare-balles) transférée à St-Savin, est développée dans un souci de diversification et représente 10 % du C.A. L'ensemble du département "tissus industriels" emploie 500 ouvriers de production, dont un tiers d'étrangers et représente 700 MF. de CA en 1988, dont 60 % à l'exportation. Le matériel est renouvelé tous les cinq ans et les investissements ont représenté 100 M.F. en 1987 et 1988.

Les tissus à usage industriel haute technologie

La Fabrique a toujours eu une part de ses activités consacrée aux tissus techniques, dans les spécialités comme la gaze à bluter, les parachutes, les rubans de machines à écrire, la protection. Dans l'immédiat avant-guerre, de modestes usiniers ont eu connaissance de l'utilisation par les Américains de la fibre de verre en aéronautique. C'est le début d'un créneau porteur promis à un bel avenir, qui s'élargit aux matériaux composites. Il rassemble dans le club restreint des producteurs et transformateurs de verre

textile 9 entreprises, dont 4 importantes. Les tisseurs assurent en 1988 plus de 2.000 emplois et près de 2 MMF. de C.A., soit le tiers de l'activité de la soierie régionale. En même temps, elles donnent à la région lyonnaise un quasi monopole en France et 7% de la production mondiale, toujours dominée par les Etats-Unis (70%), soit autant que le Japon et le tiers de celle de l'Europe de l'Ouest. Ce secteur se démarque largement de la Fabrique, avec des usines où la recherche-développement tient une large place, des bureaux fonctionnels situés dans les grands ensembles d'affaires de l'agglomération lyonnaise, des pratiques plus proches des holdings que de l'atmosphère feutrée des maisons historiques, des taux de croissance annuels de 15 à 20%.

L'essentiel de l'activité se trouve à l'est des Terres Froides du Bas-Dauphiné. Cela s'explique par le savoir-faire des tisseurs à domicile et des spécialistes en usine, qui se sont révélés indispensables à la domestication des fibres nouvelles, mais aussi par la proximité de l'usine Saint-Gobain produisant des fibres de verre à Chambéry. Le groupe le plus important, Porcher, s'est développé dans un village au sud de Bourgoin, Badinières. En 1948, les deux frères héritiers d'un modeste tissage à façon pressentent l'avenir de ce nouveau créneau. Ils vont devenir les producteurs volumétriques pour certaines qualités de tissus en fibre de verre destinées aux supports de circuits imprimés qui sont exportés à 70% et à l'isolation électrique. En 1974, ils occupent 180 personnes sur trois sites de production et en 1980, 745 sur six sites proches, souvent rachetés à des affaires en difficulté. En 1988, ils prennent le contrôle du principal producteur américain, Glass Fabrics du groupe Burlington. Pressentant les progrès de la productivité et le tassement de leurs débouchés, ils constituent à partir de 1980 le groupe Porcher. Ils pratiquent l'intégration horizontale en regroupant dans le département Vassoilles des productions complémentaires élaborées dans des usines rachetées : rubans pour imprimantes d'ordinateurs, étiquettes, tissus spéciaux pour voiles de bateaux, planches à voile, parapentes et parachutes. Ils pratiquent l'intégration verticale par rachat de filiales que Rhône-Poulenc cède au fur et à mesure de sa restructuration : les Moulinages et Retorderies de Chavanoz pour la texturation, Griffendux à la Tour du Pin et Sovoutry à La Voulté (Ardèche) pour l'ennoblissement. En 1988, ces petits-fils d'agriculteurs acquièrent un des plus prestigieux soyeux lyonnais, Bucol. En 1988, le groupe compte plus de mille emplois et fait un milliard de C.A. en France

Les deux autres affaires importantes se sont tournées vers les tissus composites qui superposent à un support textile une matrice en résine. Ce mariage du textile et de la chimie ouvre la voie à une multi-

tude de produits pour des débouchés nouveaux, dans l'aérospatiale et le matériel de transport, les articles de sport, de protection et de décoration, les prothèses médicales et les géotextiles. Le grand public a retenu des fabrications prestigieuses, comme le nez de Concorde, la dérive de l'Airbus A330, la voile de Marc Pageot pour la coupe de l'Amérique. Pour le moment, la localisation textile des débuts continue à l'emporter et les firmes trouvent facilement dans le grand complexe chimique lyonnais les spécialistes dont elles ont besoin. Mais pour faire face à une croissance forte, se procurer capitaux, brevets et profiter de réseaux commerciaux, elles ont dû s'intégrer à des multinationales.

En 1948, Joseph Brochier, de la grande maison de soyeux de Lyon, tisse la fibre de verre et dès 1950 l'associe aux résines. En 1969, il se sépare de l'affaire familiale et s'installe dans la banlieue est. Entre 1970 et 1991, il passe de 42 à 100 salariés et de moins de 5 à 80 MF de C.A. En 1980, il rentre dans le groupe chimique suisse Ciba-Geigy. Entre 1988 et 1991, il passe de 350 à 430 emplois sur les deux sites de Décines (tissage) et de Dagneux (chimie) et de 350 à 482 M. de C.A., dont 38% à l'exportation. Le point fort de la firme est le tissage pluridimensionnel en cône. Rien ne prédisposait les Genin, fabricants-usiniers qui installent un tissage en 1931 aux Avenières, près de la Tour-du-Pin, à entrer dans le club des grands, sinon leur passion pour l'aviation. Dès 1945 on entreprend d'y tisser la fibre de verre, ce qui pose de redoutables problèmes d'ourdissage qui seront résolus grâce à un façonnier des environs et dès de se lancer dans les matériaux composites, ce qui exige de maîtriser le pontage, c'est-à-dire l'adhésion de la résine sur fibre de verre. L'expansion continue commande de rechercher l'aide de partenaires américains, en devenant filiale de Stevens, groupe textile, en 1987 et de Hexcel, groupe d'aérospatiale qui s'engage davantage, en 1984 et 1985. A la division électronique dont la part diminue, s'ajoutent celle des tissus composites qui répond aux commandes des industriels sur cahier des charges et celle en pleine expansion de la "troisième famille" pour l'isolation thermique et la décoration. Entre 1988 et 1991, le personnel est passé de 400 dont 300 ouvriers de production, à 550 dont 35 dans les bureaux à Villeurbanne et 35 dans les magasins et ateliers de Décines ; le chiffre d'affaires monte de 300 à 430 MF., dont près de 70% à l'exportation. La présence de Porcher et d'Hexcel-Genin, la proximité de Brochier sont inséparables du complexe technique des P.M.E. qui disposent d'une gamme irremplaçable de techniciens et répondent aux besoins en sous-traitance, tout en développant leurs fabrications propres. Ainsi se met en place sous nos yeux, un nouveau district industriel, riche des rela-

tions en réseau des entreprises (cf. Elan Rhône-Alpes n° 10, 1992).

Les autres fiefs de la soierie contiennent des P.M.E. isolées, comme Ferrari à La Tour-du-Pin, Notex à Pontcharra près de Tarare, connu pour le radeau qui explore les cimes de la forêt vierge de Guyane, la Sté Textile Berguisanne à Bourg-Argental dans le Pilat, qui a repris l'héritage de Colcombet et le moulinage de St-Julien-en-St-Alban, contrôlé par le groupe américain Milliken. La réussite la plus surprenante qui présente bien des similitudes avec Porcher, est à Mariac, dans l'étroite vallée de la Dorne, un affluent de l'Eyrieux. Le moulinage créé ici en 1898 est à l'origine du groupe familial Chomarat, qui emploie 900 personnes autour du Cheylard (4.000 habitants), avec deux unités d'ennoblissement, une unité de maille pour les sièges de voiture qui est l'une des plus importantes en France et une affaire de confection. Le fleuron en est le tissage de fibre de verre qui a été introduit en 1955 par le petit-fils du fondateur, à la suite d'un stage à l'usine Saint-Gobain de Chambéry. Après des tâtonnements, la maîtrise de la production est acquise. Elle consiste aujourd'hui pour un tiers du C.A. dans les grilles de renforcement des revêtements d'étanchéité et d'isolation pour le bâtiment et pour les deux-tiers, la fourniture de tissus de verre secs ou pré-polymérisés. En 1985, la société prend une participation dans le principal producteur américain avec Burlington, Schwoebel. On compte 200 salariés et le chiffre d'affaires qui augmente de 15% par an est destiné pour 40% à l'exportation.

Le carré des fabricants lyonnais qui maintient la création artistique enracinée dans une histoire prestigieuse, en conformité avec l'image que veut donner le syndicat professionnel, cela ne représente plus qu'une part modeste du secteur. La tradition de la soierie a été renouvelée par les entreprises de la province qui s'est émancipée du centre : elles savent opérer les transferts de technologie et se doter d'un réseau commercial. On peut se demander pourquoi les nouvelles fabrications de tissus volumétriques et de tissus techniques haute technologie demeurent sur les lieux de leur naissance et font fi des présomptions de rationalité qu'ont pu élaborer les grandes firmes chimiques qui leur fournissent la matière première.

Dans chaque cas, on trouve la capacité d'adaptation d'un héritier, dont le sort est lié à l'usine où il a fait procéder aux expérimentations. Par la suite, la localisation se maintient par inertie, renforcée par les investissements accumulés quels que soient les handicaps dus à l'éloignement des services et des axes de communication. Cette inertie n'est pas qu'irrationnelle et les facteurs positifs ne manquent pas. S'ils

sont renforcés par les progrès récents dans la transmission des signes, l'adéquation au métier de la population des villages et petites villes des vieux fiefs du tissage, se révèle fondamentale. L'atavisme ne joue certes un rôle qu'au moment de la conception des procédés nouveaux. Surtout la main-d'oeuvre se satisfait de salaires, qui pour être souvent supérieurs à ceux de la branche, ne sont guère élevés, compensés qu'ils sont par les apports de la solidarité familiale, dans une société encore marquée par la paysannerie. Surtout, elle apprécie de rester au pays dans des activités résolument modernes qui la valorisent et s'accompagnent d'une polyvalence et d'une responsabilisation croissantes. La fixation en milieu rural d'activités directionnelles et de fabrications sophistiquées est l'aboutissement inattendu de la dispersion à la campagne des tâches de production, distinguées des tâches nobles réservées à la grande ville dans le système de la fabrique qui s'était élaboré au cours des siècles. Les mutations technologiques et les conditions économiques qui s'imposent depuis la rupture de 1974 ont abouti à un renversement des hiérarchies.

Cet article est tiré d'un mémoire de maîtrise soutenu par A. Houssel à l'Université Lumière-Lyon 2 en juin 1989 et préparé sous la direction d'André Vant.

BIBLIOGRAPHIE

- BONNET Jacques, *Lyon place tertiaire*, Université Lyon III, 1982, 1010 p.
- BONNEVILLE Marc, Désindustrialisation et rénovation immobilière, le cas de *Villeurbanne*, PUL, Lyon 1978, 136 p.
- BOURGEON Marie-Louise, *Métiers à tisser au service de la Fabrique lyonnaise*, Etudes Rhodaniennes, 1938, n° 4 p. 215-234.
- CAYEZ Pierre, *Métiers Jacquard et haut-fourneaux aux origines de l'industrie lyonnaise*, P.U.L., 1978, 480 p.
- GARDEN Maurice, *Lyon et les Lyonnais au XVIIIe s.*, Paris, Les Belles Lettres, 1970, 775 p.
- HOUSSEL Jean-Pierre, *Le Roannais et le Haut-Beaujolais, un espace à l'écart des métropoles*, P.U.L., 230 p.
- LAFERRERE Michel, *Lyon, ville industrielle*, P.U.F., 1960, 516 p.
- MARIE Christiane, *L'industrie de la soierie en Bas-Dauphiné*, Revue de Géographie Alpine, 1980, p. 129-151.
- VASCHALDE Jean, *Les industries de la soierie*, Que sais-je ?, P.U.F., 1972, 127 p.
- Textiles techniques*, Recherche et Industrie, n° 3, août 1992, Lyon, 48 p.